

The Art of Self-Defense

Humour et ceinture noir(e)s

Julie Vaillancourt

Numéro 320, octobre 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92680ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vaillancourt, J. (2019). Compte rendu de [The Art of Self-Defense : humour et ceinture noir(e)s]. *Séquences : la revue de cinéma*, (320), 23–23.

The Art of Self-Defense

JULIE VAILLANCOURT

Humour et ceinture noir(e)s

Après avoir réalisé *Faults* en 2014, Riley Stearns est de retour avec un second long métrage. Pourtant bien accueillies par la critique, les œuvres du réalisateur américain demeurent distribuées à plus petite échelle, dans l'ombre des grandes productions américaines. Néanmoins, malgré une jeune filmographie, le cinéma de Stearns affiche déjà une maturité dans les thèmes abordés et la facture visuelle. *Faults*, qui porte sur l'étude de la psyché humaine, du narcissisme des leaders et de l'impuissance des disciples, met en scène un spécialiste des sectes qui démystifie les techniques de contrôle de l'esprit et tente de déprogrammer une jeune femme tombée dans les filets d'un gourou. Si, a priori, *The Art of Self-Defense* semble loin du synopsis de ce premier opus, il propose néanmoins une corrélation thématique. En effet, lorsque Casey (Jesse Eisenberg), un comptable introverti et mal dans sa peau, est victime d'une brutale attaque dans la rue, il s'inscrit à un cours de karaté, donné par un charismatique et mystérieux sensei (Alessandro Nivola) afin d'apprendre les arts martiaux dans le but de se défendre. Rapidement, un jeu psychologique s'installe entre le maître et ses élèves.

Ce thème du jeu psychologique, que Stearns maîtrise dans son écriture scénaristique, amène une dimension humoristique, et, à priori, déroutante. Puis, l'humour noir s'installe, lentement. Parfois le rire est jaune, parfois on en pleure. Cependant, la rhétorique est maîtrisée dans un genre qui n'est guère aisé. Il en découle un film qui joue sur plusieurs tons, qui s'amuse, parfois même aux dépens du spectateur, si l'on tient compte du suspense amené en fin de récit. Le ton comique tient aussi de l'interprétation de Jesse Eisenberg, qui semble être né pour ce type de rôle, qui passe nécessairement par son langage verbal, mais davantage par son faciès et sa physionomie. À l'époque du muet, Eisenberg aurait pu devenir l'émule des grands. Il parvient à rendre crédible et attachant, voire héroïque, un homme banal, à la limite de l'insignifiance, sans pour autant tomber dans la caricature du «loser». En fin de compte, Casey devient mystérieux, ce qui permet une caractérisation du personnage à la psychologie changeante: devenir son opposé, devenir l'autre, cet homme fort, confiant. Devenir l'agresseur: Casey le verbalisera d'ailleurs lui-même: «J'ai peur des autres hommes. Je veux

devenir ceux qui m'intimident». Ainsi, le jeune homme de 36 ans commencera son pèlerinage vers sa «vraie masculinité», ce qui sera nécessairement source d'humour (sans jamais tomber dans la farce), mais qui fera progresser la trame narrative vers l'intrigue finale. Aux côtés de Jesse Eisenberg, Alessandro Nivola, dans le rôle du maître de karaté, et Imogen Poots, en son émule féminin («qui ne pourra jamais être un homme», confirme son mentor), offrent tous deux une interprétation à la hauteur des répliques (et des mouvements) de leurs personnages.

Si la trame narrative se déroule dans les années 1980, (on constate rapidement l'absence de téléphones cellulaires et d'ordinateurs dernier cri et la présence de répondeurs et cassettes VHS), l'esthétique vieillotte prolonge le sentiment. L'usage de couleurs ternes (brun, beige, verdâtre, orangé) est non seulement approprié, mais contribue à traduire visuellement l'ennui ressenti par Casey et l'aspect terne du personnage en début de parcours. Plus le personnage s'affirmera, plus il maîtrisera ses techniques de karaté, un art qui s'avère être «une langue, une façon de communiquer», dit le mentor de Casey.

À n'en point douter, avec *The Art of Self-Defense*, Riley Stearns maîtrise le langage cinématographique, et fait se côtoyer habilement des silences éloquentes et une force d'interprétations, conférant à cette comédie noire sans prétention, du suspense et de l'action. Il en résulte un sentiment étrange, qui vous insuffle un pouvoir d'agir presque audacieux, induit par l'attitude de Casey, qui vient contredire avec humour tous les principes établis jusqu'alors: «Je n'ai jamais suivi les règles du jeu, mais il n'y a jamais eu de règles».▲

L'ART DE L'AUTODÉFENSE

—
Origine : États-Unis

Année : 2019

Durée : 1 h 44

Réal. : Riley Stearns

Scén. : Riley Stearns

Images : Michael Ragen

Mont. : Sarah Beth Shapiro

Mus. : Heather McIntosh

Son : Raymond Park, Chris Polczynski, Rob Embrey

Int. : Jesse Eisenberg (Casey Davies), Alessandro Nivola (Sensei), Imogen Poots (Anna), David Zellner (Henry)

Prod. : Andrew Kortschak, Walter Kortschak, Cody Ryder, Stephanie Whonsetler

Dist. : TVA Films

—
Suivre les règles du jeu

